

Festival de Créteil

Après la Vénus de Milo

par Monique Durand

Déménageant cette année de Sceaux à Créteil, aussi en banlieue parisienne, le 7^e Festival international de films de femmes abandonnait du coup son ancienne image publicitaire: une Vénus de Milo, caméra à l'épaule. Voici comment une fausse cinéphile québécoise s'est égarée, avec plaisir, dans cet événement.

Je l'avoue : je ne suis pas cinéphile. Je ne cours que deux catégories de films : les «dramas psychologiques» et les «films d'amour». Et encore, quand j'ai reçu l'assurance que je n'y trouverai ni sang, ni fusils, ni larmoiements. Je guette la rare production, l'élue, dont je m'enticherais jusqu'à la revoir cinq fois. Pour la poignante vieille dame des *Scènes de la vie conjugale* qui raconte à Liv Ullman, avocate, qu'elle vient de quitter son mari sans raison apparente, «parce que sa vie n'a jamais correspondu à l'image qu'elle s'en était un jour tracée.» Pour le visage de Salieri penché sur les partitions de Wolfgang Amadeus Mozart. Ou encore pour Paule Baillargeon, dans *La femme de l'hôtel*, martelant dans son bain les notes de *Touch me*. Pour ces minutes, en sortant de la salle obscure, où j'ai la conviction que quelque chose en moi s'est élevé. Comme on émerge d'un beau livre ou d'un bon show.

Je supporte mal tous les autres «genres». Peur, sans doute, d'être assaillie puis hantée pendant des mois par des images d'enfer. Comme l'insoutenable carnage final de *Looking for Mr Goodbar*, où Diane Keaton meurt assassinée de dizaine de coups de couteau en plein ventre.

Vous direz que je loupe ainsi nombre de chefs-d'oeuvre dont je pourrais savourer les indiscutables qualités si j'étais moins impressionnable. Je l'admets volontiers. Mais rien ne me convainc encore que tant de palpitations en valent la peine.

Alors, que suis-je bien allée faire au 7^e Festival des films de femmes de Créteil, en ce printemps frisquet (du 16 au 24 mars), moi qui ai peur d'avoir peur et redoute non seulement la violence, mais l'hermétisme qui fleurit souvent dans une manifestation cinématographique ? Pour trois

Tiré de *En l'absence du peintre*

raisons éminemment subjectives : en premier lieu, je nourris moins d'appréhension à l'égard de la violence conçue par les femmes. J'ose, j'aime, je veux croire qu'elles n'en usent pas aussi impertinemment qu'un certain cinéma d'hommes. Deuxièmement, parce qu'il faut encourager l'art des femmes, a fortiori dans une discipline où elles sont, derrière la caméra, encore désespérément rares. C'est ma discrimination positive à moi. Enfin, pour le pur plaisir de revoir *La femme de l'hôtel*, en lice à Créteil dans la catégorie des longs métrages de fiction.

Et ma foi, les festivalières françaises ont bien réagi au film de Léa Pool, puisque *La femme de l'hôtel* a remporté le Prix du public parmi la quinzaine de productions en compétition, devançant de justesse *Miroirs brisés* de la Hollandaise Marleen Gorris, *Scrubbers* de la Britannique Mai Zetterling – qui s'est mérité le Prix des femmes journalistes – et *La chambre de mariage* de la Turque Bilge Olgac, qui s'est vu attribuer le Prix du jury. Véritable saga des honneurs pour ce film québécois qui, avant Créteil, avait déjà reçu six récompenses ; et pour Léa Pool dont le talent, pour la seconde fois, était reconnu par cette manifestation. Son *Strass Café* avait en effet obtenu en 1981, à Sceaux, le Prix populaire du festival.

Deux autres productions canadiennes étaient inscrites dans la course, cette fois dans la catégorie des longs métrages documentaires : *Les mots, maux du silence* de Helen Doyle et *Abortion : stories from North and South*, de Gail Singer.

Cinéma de rupture...

«Les femmes cinéastes refusent la violence pour le plaisir de la montrer. Elles consacrent beaucoup plus d'attention que les hommes aux phénomènes d'op-

pression, aux minorités et aux handicaps sous toutes leurs formes. Enfin et surtout, elles dessinent des portraits de femmes qui tranchent radicalement avec la grande tradition masculine de la femme mystifiée. Y a-t-il un langage cinématographique spécifiquement féminin ? Je ne sais pas au juste. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il existe un point de vue de femme, un regard différent porté sur le monde.» C'est Élisabeth Tréhard qui parle, l'une des deux organisatrices de l'événement. En compagnie de Jackie Buet, elle a visionné plus de 350 films sur les cinq continents, pour en retenir 60 destinés à la compétition de Créteil, dans trois catégories : longs métrages de fiction et documentaires, courts métrages.

«Les critères objectifs qui ont guidé notre choix sont simples : les films doivent être inédits en France, c'est-à-dire n'y avoir jamais été distribués, avoir été créés il y a moins de deux ans et, bien sûr, être réalisés par une ou des femmes. Quant à nos critères subjectifs, ils reposent avant tout sur le degré de recherche et d'originalité dans l'écriture et le sujet, le tout sur fond de rupture avec le cinéma commercial fait par les hommes.» À l'argument maintes fois repris que ce genre de festival *ghettoise* l'art féminin, mon interlocutrice oppose une réponse catégorique : «90% des films que vous avez pu voir ici n'auraient jamais été montrés sans notre intermédiaire. Notre festival a acquis une crédibilité dans le monde entier. Il est le seul en France, au demeurant, à pouvoir revendiquer plus de 20 000 entrées. Et ce, même si la presse continue de nous bouder.»

Installé à Sceaux, tout près de Paris, pour ses six premières éditions, le festival s'est transplanté cette année à la Maison des arts de Créteil, un lieu plus spacieux, plus accueillant, doté de quatre salles de projection, d'espaces de débats, de cafétérias et, nouveauté, d'un Marché du film accessible aux producteurs et aux journalistes. Le festival s'est également doté d'un système raffiné et novateur de sous-titrage vidéo électronique.

«Nous avons eu envie d'une nouvelle image, qui montrerait une cinéaste vivante, gaie, professionnelle, en pleine possession de ses moyens, plutôt que celle qu'illustrait notre publicité des années passées : une Vénus de Milo à l'air grave et aux bras mutilés, signifiant d'abord que, pour toutes sortes de raisons, les femmes étaient empêchées de faire du cinéma», explique Mme Tréhard.

... et d'identification

Comment qualifie-t-elle l'ensemble des productions présentées cette année par rapport à celles des éditions antérieures ? «Le cinéma des femmes, depuis deux ans, est devenu moins narcissique, plus diversifié. Plusieurs fictions pures

sont au programme comme *Scrubbers*, bâtie autour de la vie d'adolescentes en prison, *Papir Flugen* (de Anja Brejen, Norvège), sorte d'intrigue policière, *Far from Poland* (de Jill Godmillow, États-Unis), relative au mouvement ouvrier Solidarité, ou *Committed* (de Sheila McLaughlin et Lynne Tillman, États-Unis), qui retrace l'histoire de la star hollywoodienne Frances Farmer. J'admets toutefois que les films de femmes demeurent encore fortement autobiographiques.»

À Créteil, j'ai aussi croisé Louise Martin et Linda Soucy, deux des organisatrices de *Silence, elles tournent*. Prévoyant que la programmation de ce premier Festival de films et vidéos de femmes, du 6 au 16 juin, à Montréal, allait s'inspirer largement de celle de Créteil sans en être la réplique intégrale, elles étaient cependant un peu déçues de la sélection française : «Nous avons énormément appris, raconte Louise Martin, mais les véritables trouvailles, notamment au plan de la recherche esthétique, me semblent plutôt rares.»

Le festival de Créteil, version 85, avait aussi choisi de rendre hommage à la réalisatrice ouest-allemande Helma Sanders-Brahms (interviewée en juin dans *La Vie en rose*), avec la présentation de son oeuvre intégrale et de sa dernière production : *L'avenir d'Émilie* (hors compétition).

Mais le film qui aura sans doute suscité les plus vives réactions, parfois aux antipodes, est *Miroirs brisés*, de Marleen Gorris. Avec *The Silence Surrounding Christine M.*, elle nous avait donné en 1981 la troublante histoire de ces trois femmes assassinant gratuitement (?), sans préméditation, le vendeur d'une boutique, avant de s'enfoncer dans le silence... jusqu'au rire sardonique concluant le procès. Dans *Miroirs brisés*, Gorris met en parallèle deux histoires, celle d'une prostituée et celle d'une femme «ordinaire», enlevée par un inconnu qui l'attache sur un lit, l'affame et la torture. *Miroirs brisés* repose la question de savoir s'il faut aller aussi loin dans l'incarnation de la violence sexuelle notamment, celle-là même que l'on veut dénoncer. Vous devinez toute la misère que ce film m'a donnée !

Dernière découverte de ce festival : le nombre impressionnant de personnages de créatrices et de communicatrices mis en scène dans les fictions : des cinéastes dans *La femme de l'hôtel*, *En l'absence du peintre* (de Marie-Geneviève Ripeau, France) et *Dernier appel* (de Dagmar Hirtz, RFA). Des journalistes dans *La pratique de l'amour* (de Valie Export, Autriche) et *Dis-moi que tu m'aimes* (de Tzipi Trope, Israël). Une comédienne dans *Committed*. Effet du hasard ou signe d'une recherche entreprise simultanément par les femmes du monde entier sur les modes d'expression d'elles-mêmes, la création et la communication ?

Monique Durand, journaliste, vit à Sept-Îles.



adorent le Café Cherrier

3635 Saint-Denis (à l'angle de Cherrier)
tél.: 843-4308